

## ENTRE TRADITION ET FANTASME : L'IMAGE LITTÉRAIRE DU PHÉNICIEN, D'HOMÈRE À UDERZO

### L'Antiquité : naissance d'une réputation

#### **Homère, *Iliade*, VIIIe s. av. J.-C.**

*Les Jeux funèbres en l'honneur de Patrocle*

Le fils de Pélée déposa aussitôt d'autres prix, ceux de la vitesse : un cratère d'argent travaillé, contenant six mesures, et, pour la beauté, l'emportant sur tous ceux du monde, de beaucoup. **Des Sidoniens très habiles** [Σιδόνες πολυδαίδαλοι] l'avaient travaillé avec soin ; des hommes de Phénicie [Φοίνικες ἄνδρες] l'avaient emporté sur la mer brumeuse, et, s'arrêtant au port, l'avaient donné en don à Thoas.

Chant XXIII, v. 740-749



Navire phénicien représenté sur une orthostate de Ninive (British Museum)

#### **Homère, *Odyssée*, VIIIe s. av. J.-C.**

*Ulysse se réveille sur le sol de ses aïeux, entouré par Athéna d'un brouillard qui le rend invisible mais l'empêche aussi de reconnaître sa terre. Il rencontre la déesse : sous les traits d'un jeune pastoureau elle lui révèle qu'il est à Ithaque ; Ulysse préfère feindre d'être un étranger exilé...*

«Oui, j'entendais parler d'Ithaque, même dans la vaste Crète, loin au delà des mers. Et maintenant, je suis venu ici seul avec ces richesses. J'en ai laissé autant pour mes enfants, au pays d'où je me suis exilé; car j'ai tué le fils d'Idoménée, Orsiloque aux pieds légers, qui, dans la vaste Crète, surpassait tous les mortels infortunés par la vitesse de sa course. Il voulait me priver de tout mon butin de Troade, pour lequel j'avais souffert bien des maux en mon cœur, parmi les batailles des hommes et les flots épuisants; [...] aussitôt que je l'eus tué à la pointe du bronze, j'allai sans tarder vers un vaisseau, j'implorai de nobles Phéniciens et je leur donnai une part de mon butin pour satisfaire leur envie. Je les priai d'aller me débarquer et m'établir à Pylos, ou encore dans la brillante Élide, où dominant les Épéens. Mais la force du vent les en détourna, bien malgré eux, car ils ne voulaient point me duper. Après avoir erré loin de là, nous sommes arrivés ici de nuit. Nous avons avec peine ramé vers le port, et nous ne pensions même pas au souper, bien que nous en eussions grande envie, et, tous débarqués sans avoir mangé, nous nous sommes couchés. Là, un doux sommeil me prit, tant j'étais recru de fatigue ! L'équipage a débarqué mes richesses du vaisseau creux, et les a déposées là où j'étais moi-même couché sur le sable. Eux se sont rembarqués et sont partis vers Sidon bien peuplée, et ils m'ont laissé là, le cœur plein d'angoisse. »

Chant XIII, v.272 sqq

*Ulysse, déguisé par Athéna en vieillard, raconte son périple au porcher Eumée...*

Quand commença le cours de la huitième année, alors vint **un Phénicien, savant en tromperies, un rapace qui avait déjà fait bien du mal aux gens**; il réussit à me duper par son astuce, et m'emmena; nous devons aller en Phénicie, où il avait sa maison et ses biens. Là, je demeurai chez lui le reste de l'année. Mais, comme les mois et les jours étaient achevés, l'année recommençant son cours, et le printemps revenu, il m'embarqua sur son vaisseau vers la haute mer, et en route pour la Libye ! Il avait ourdi des mensonges; il voulait me faire emmener ma cargaison avec lui, me vendre là-bas et tirer du tout un prix incalculable.

Chant XIV, v. 288 sqq

*Eumée raconte à Ulysse son enfance dans l'île de Syros, son éducation par une gouvernante phénicienne et son enlèvement par des marchands phéniciens.*

Un jour, survinrent **des Phéniciens, marins renommés, mais gens rapaces**. Ils apportaient dans leur vaisseau noir une foule de bibelots. Or il y avait au logis de mon père une Phénicienne, belle, grande, experte en fins ouvrages. Les rusés Phéniciens l'enjôlèrent, et, pour commencer, un jour qu'elle était au lavoir, près du vaisseau creux, un d'eux s'unit à elle; les caresses d'amour, voilà ce qui égare les femmes, même les meilleures. Il lui demanda ensuite qui elle était, d'où elle venait. Elle, tout aussitôt, lui montra la haute maison de mon père : « Je me fais gloire d'être née à Sidon, riche en bronze; je suis fille d'Arybas, aux immenses richesses. Mais j'ai été enlevée par des Taphiens, des pirates, comme je revenais des champs; ils m'amènèrent ici, en la maison de cet homme, me vendirent et touchèrent un bon prix. »

Chant XV, v. 415 sqq

### **La Bible, Livre d'Ézéchiel 27, v. 590 av. J.-C.**

*Complainte sur la ruine de Tyr*

O toi qui es assise aux abords de la mer, qui portais les marchandises des peuples à des îles nombreuses, ainsi parle le Seigneur l'Éternel : Toi, ô Tyr, tu as dit : Je suis parfaite en beauté !

Ton domaine est au sein des mers ; ceux qui t'ont construite, avaient rendu ta beauté parfaite.

Ils ont construit en cyprés de Sénir toutes tes parois ; ils ont pris du Liban un cèdre pour t'en faire un mât. Ils ont fait tes rames de chêne de Basan et tes bancs d'ivoire incrusté dans du buis apporté des îles de Kittim.

Du lin brodé d'Égypte, voilà ce que tu employais pour faire tes voiles ; tu avais pour tes tentures l'hyacinthe et l'écarlate des îles d'Elisa.

Les habitants de Sidon et d'Arvad te servaient de rameurs ; quant aux hommes habiles qu'il te fallait, ô Tyr, tu les avais chez toi ; c'étaient eux qui étaient tes pilotes.

[...] Aram faisait le commerce avec toi pour la multitude de tes produits ; il payait tes marchandises avec des escarboucles, de l'écarlate, des broderies, du fin lin, du corail et des rubis.

Juda et la terre d'Israël trafiquaient avec toi ; ils te donnaient en paiement du froment de Minnith, du biscuit, du miel, de l'huile et du baume.

[...] Haran, Canné et Eden, les marchands de Schéba, Assour et Kilmad trafiquaient avec toi.

Ils trafiquaient avec toi en objets de luxe, en manteaux de pourpre et de brocart, en coffres à vêtements, en cordes tressées et fortes et en planches de cèdre pour tes expéditions.

Les navires de Tharsis étaient les caravanes qui t'apportaient tes marchandises ; tu t'es remplie de biens ; tu es devenue très puissante au sein des mers.

Mais sur les grandes eaux où t'avaient conduite tes rameurs, le vent d'orient t'a brisée au sein des mers !

Tes richesses, tes marchandises, ton trafic, tes marins et tes pilotes, tes radoubeurs, tes courtiers, tous les hommes de guerre qui sont chez toi, dans la multitude que tu portes, tomberont au sein des mers au jour de ta chute.

### **Cicéron, De Republica, 54 av. J.-C.**

Phoenices primum mercatoris et mercibus suis **avaritiam et magnificentiam et inexplebiles cupiditates omnium rerum exportaverunt in Graeciam**

Quam multi, ut Tauri in Axino, ut rex Aegypti Busiris, ut Galli, ut Poeni, homines immolare et pium et diis immortalibus gratissimum esse duxerunt!

*Combien d'hommes, comme les peuples de la Tauride sur le Pont-Euxin, comme le roi d'Égypte Busiris, comme les Gaulois, les Carthaginois, ont cru qu'il était pieux et agréable aux Dieux immortels de répandre le sang humain !*

III, 9

**Le XIXe siècle : entre « politique de civilisation » et fantasme romantique****Victor Duruy, *Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination, 1843-1874* (7 vol.)**

Aujourd'hui, sur une grève déserte, à 4 lieues de Tunis, se voient épars des tronçons de colonnes, les ruines d'un aqueduc romain, quelques citernes à demi comblées, et dans la mer des restes de jetées que les vagues ont détruites. C'est là tout ce qui subsiste de Carthage... *etiam periere ruinæ*.

[...] Cette ville n'était cependant qu'une colonie d'une autre ville, de Tyr, cité sans territoire, comme Venise ou Amsterdam, vaisseau à l'ancre sur la mer, et votant de là passer les conquérants et les révolutions. Tyr et Sidon étaient les principales villes d'un pays, qui, resserré entre le Liban et la mer, avait à peine une superficie de 240 milles carrés. Mais des plus petits pays sont sorties les plus grandes choses : de l'Attique, la civilisation du monde ; de la Palestine, la religion du Christ. Les Grecs ont été les artistes, les penseurs et les poètes de l'ancien monde ; les Phéniciens n'en furent que les marchands, mais avec tant de courage, de persévérance et d'habileté, que, dans l'histoire de l'humanité, ils ont pris place parmi les peuples civilisateurs. Dans leurs courses lointaines, ces chercheurs d'or avaient trouvé ce qu'ils ne cherchaient pas, les arts et la science de l'Égypte et de l'Assyrie, qu'ils emportèrent dans leurs caravanes et sur leurs vaisseaux. Aux Grecs, ils transmirent l'écriture alphabétique des Pharaons, le système métrique des Babyloniens et des doctrines religieuses, des procédés d'art que modifia heureusement le clair et charmant génie de la race aimée de Minerve. Aux Africains, aux Espagnols, ils enseignèrent l'agriculture de la Syrie et de la vallée du Nil ; partout, ils portèrent les produits d'une industrie avancée qui éveilla l'industrie naissante de pays barbares.

[...] Mais ne regardons pas dans l'intérieur de ces cités maritimes où, à tant de richesse, se mêlait tant de corruption. Sous l'influence d'un climat ardent et d'une religion qui réduisaient le problème de l'univers à celui de la fécondité, leurs solennités étaient les fêtes lascives d'Astarté ou les cris de douleur dont leurs temples retentissaient lorsque *Moloch, l'horrible roi*, exigeait qu'on lui sacrifiât les enfants des plus nobles familles.

Quatrième période, Chapitre XIX « Carthage »



 **Ernest Renan, *Histoire des langues sémitiques, 1855* (extraits)**

Nous trouvons chez les Phéniciens une mythologie grossière, des dieux bas et ignobles, la volupté érigée en acte religieux. Les mythes les plus sensuels de l'antiquité, les cultes phalliques, le commerce des courtisanes, les infâmes institutions des galles et des hiérodules venaient en grande partie de la Phénicie.

*Le mot et la chose...*

Le mot *kexa/llhj* qui signifiait *pirate* dans la haute antiquité grecque, me paraît venir de *λλε* (*praeda, praedator*) par un redoublement analogue à celui de *teqaiwb/ssw* ; le son chuintant aura passé au son *k*, d'après une analogie très familière au sanscrit : **on comprend du reste que le nom des pirates soit venu des Phéniciens.**

 **Théodore Mommsen, *Histoire romaine, 1854-1886* (16 volumes)**

Cette contrée, d'ailleurs propice à l'agriculture, avait, avant tout, des havres excellents, du bois, des métaux en abondance. Aussi, est-ce bien sur ces plages, où le continent oriental, avec tous

ses produits luxuriants, vient aboutir à la vaste mer intérieure, toute parsemée d'îles et de rades, que l'on a vu, pour la première fois peut-être, parmi les hommes, le mouvement commercial naître et prendre aussitôt un immense essor. **Tout ce que peuvent l'audace, l'intelligence et l'inspiration dans les conceptions, les Phéniciens l'ont tenté, pour donner à leur commerce et à ses branches accessoires, navigation, industrie, colonisation, tous les développements qu'elles comportent, et pour rattacher l'est à l'ouest par le lien des relations internationales.** Dès les temps fabuleusement reculés, nous les rencontrons dans l'île de *Chypre* et en *Égypte*, en *Grèce* et en *Sicile*, en *Afrique* et en *Espagne*, et jusque sur les rivages de l'Atlantique et de la mer du Nord. Leur rayon commercial s'étend depuis *Sierra-Leone* et la terre de *Cornouailles* dans l'ouest, jusqu'à la côte de *Malabar*, dans l'est. C'est par leurs mains que passent l'or et les perles d'Orient, la pourpre tyrienne, les esclaves, l'ivoire, les peaux de lion et de panthère de l'intérieur de l'Afrique, l'encens d'Arabie, le lin d'Égypte, les poteries et les vins généreux de la Grèce, le cuivre de Chypre, l'argent de l'Espagne, l'étain de l'Angleterre et le fer de l'île d'Elbe. [...]

**Ses mythes religieux sont informes, dépourvus de toute beauté ; son culte excite et nourrit les passions de la luxure et les instincts de la cruauté, bien plus qu'il ne les refrène ;** et pour nous borner aux époques qu'éclaire la lumière de l'histoire, nulle part nous ne rencontrons les témoignages d'une action quelconque de la religion purement phénicienne sur la religion des autres peuples. Encore moins existe-t-il trace d'une architecture, d'une plastique nationale, qui se puissent comparer, non pas même à celles des métropoles illustres de l'art, mais seulement à l'art italique. [...]

Mais ce qui fait le plus défaut aux Phéniciens, le trait commun par où tous les peuples de souche araméenne se distinguent fortement de la famille indo-européenne, c'est l'absence du génie politique qui fonde les sociétés et les fait se gouverner elles-mêmes au sein d'une liberté féconde. Au temps des prospérités les plus éclatantes de *Sidon* et de *Tyr*, la terre phénicienne joue le rôle de la pomme de discorde parmi les puissances, établies sur les bords de l'Euphrate et du Nil. Un jour elle est la sujette des Assyriens ; le lendemain elle obéit à l'Égypte. Avec moitié moins de ressources, des cités grecques auraient constitué solidement leur indépendance ! Mais les hommes d'État de *Sidon* étaient gens avisés : ils calculaient tout ce qu'il leur en eût coûté si les routes des caravanes en Orient, si les ports égyptiens s'étaient fermés devant eux : mieux valait cent fois un lourd tribut ; mieux valait payer à juste échéance les lourds impôts exigés par *Ninive* ou *Memphis* ; où aller avec leurs flottes livrer des combats sur toutes les mers pour le compte des rois leurs suzerains. De même que, chez eux, les Phéniciens acceptaient le joug d'un maître, de même au dehors ils ne se laissaient guère entraîner à échanger les paisibles pratiques du commerce contre les hasards d'une politique ambitieuse. Leurs colonies sont des comptoirs : apporter des marchandises aux indigènes, exporter leurs produits ; voilà leur grande affaire ! Ils n'ont souci, d'ailleurs, d'occuper de vastes territoires dans les pays lointains, et de s'y consacrer aux longs et difficiles labeurs de la véritable colonisation. Avec leurs rivaux mêmes, la guerre leur répugne ; c'est presque sans résistance, qu'ils se laissent expulser de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie, de la Sicile occidentale.

[...]La liberté n'a point pour eux son attrait ordinaire : ils n'aspirent point à la domination, et pour emprunter le langage de la Bible, *ils vivent comme ont accoutumé d'être les Sidoniens, sans aucune crainte, en paix et en assurance, extrêmement riches*<sup>1</sup>.

Troisième partie, Chapitre 1 « Carthage »

 **Jules Michelet, *Histoire de la République romaine, 1866* (extraits)**

Ce n'est point sans raison que le souvenir des guerres puniques est resté si populaire et si vif dans la mémoire des hommes. Cette lutte ne devait pas seulement décider du sort de deux

<sup>1</sup> Livre des *Juges*, XV, 7 : *Populum habitantem in ea, absque ullo timore, juxta consuetudinem Sidoniorum, securum et quietum... et magnarum opum.*

villes ou de deux empires ; il s'agissait de savoir à laquelle des deux races, indo-germanique ou sémitique, appartiendrait la domination du monde.



Rappelons-nous que la première de ces deux familles de peuples comprend, outre les Indiens et les Perses, les Grecs, les Romains et les Germains ; dans l'autre, se placent les Juifs et les Arabes, les Phéniciens et les Carthaginois. D'un côté le génie héroïque, celui de l'art et de la législation ; de l'autre l'esprit d'industrie, de navigation, de commerce. Ces deux races ennemies se sont partout rencontrées, partout attaquées. Dans la primitive histoire de la Perse et de la Chaldée, les héros combattent sans cesse leurs industriels et perfides

voisins. Ceux-ci sont artisans, forgerons, mineurs, enchanteurs. Ils aiment l'or, le sang, le plaisir. Ils élèvent des tours d'une ambition titanique, des jardins aériens, des palais magiques, que l'épée des guerriers dissipe et efface de la terre.

#### *Deleta Carthago...*

Il se vit alors une chose qu'on ne retrouve nulle part dans l'histoire, une civilisation tout entière passa d'un coup, comme une étoile qui tombe. **Le périple d'Hannon, quelques médailles, une vingtaine de vers dans Plaute, voilà tout ce qui reste du monde carthaginois.** Il fallut bien des siècles avant que la lutte des deux races pût recommencer, et que les arabes, cette formidable arrière-garde du monde sémitique, s'ébranlassent de leurs déserts. **La lutte des races devint celle de deux religions.** Heureusement ces hardis cavaliers rencontrèrent vers l'orient les inexpugnables murailles de Constantinople, vers l'occident la francisque de Charles Martel et l'épée du Cid. **Les croisades furent les repréailles naturelles de l'invasion arabe,** et la dernière époque de cette grande lutte des deux familles principales du genre humain.

#### *Un peuple dur et triste, sensuel et cupide...*

Sur l'étroite plage que dominaient les cèdres du Liban, fourmillait un peuple innombrable, entassé dans des îles et d'étroites cités maritimes. Sur le rocher d'Arad, pour ne citer qu'un exemple, les maisons avaient plus d'étages qu'à Rome même. **Cette race impure, fuyant devant l'épée de Sésostris, ou le couteau exterminateur des Juifs, s'était trouvée acculée à la mer, et l'avait prise pour patrie.** La licence effrénée du Malabar moderne, peut seule rappeler les abominations de ces Sodomes de la Phénicie. Là, les générations pullulaient sans famille certaine, chacun ignorant qui était son père, naissant, multipliant au hasard, comme les insectes et les reptiles, dont après les pluies d'orages grouillent leurs rivages brûlants. Ils se disaient eux-mêmes nés du limon. Leurs grands dieux c'étaient les Cabires, ouvriers industriels au ventre énorme. C'était Baal [...]

Au printemps surtout, quand le soleil reprenant sa force, donnait l'image et le signal d'une renaissance universelle, à Tyr, à Carthage, peut-être dans toutes les villes, on dressait un bûcher, et un aigle, imitant le phénix égyptien, s'élançait de la flamme au ciel. Cette flamme était **Moloch** lui-même. **Ce dieu avide demandait des victimes humaines ; il aimait à embrasser des enfants de ses langues dévorantes ;** et cependant des danses frénétiques, des chants dans les langues rauques de la Syrie, les coups redoublés du tambourin barbare, empêchaient les parents d'entendre les cris.

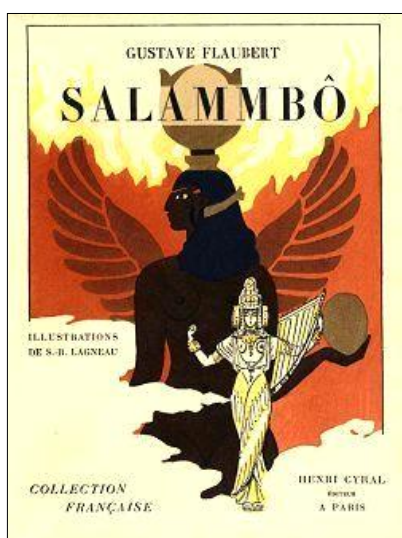
#### *De l'empire commercial à la tyrannie mercantile...*

Les Carthaginois comme les Phéniciens d'où ils sortaient, paraissent avoir été un peuple dur et triste, sensuel et cupide, aventureux sans héroïsme. [...] Pour comprendre tout ce que cette tyrannie mercantile avait d'oppressif, il faut regarder le gouvernement de Venise, lire les statuts des inquisiteurs d'état ; il faut connaître la manière despotique et bizarre dont s'exerçait au Pérou le monopole espagnol, lorsqu'on y portait toutes les marchandises de luxe rebutées par l'Europe, que l'on forçait les pauvres Indiens d'acheter tout ce dont Madrid ne voulait plus,

qu'on faisait prendre à un homme sans chemise une aune de velours, ou une paire de lunettes à un laboureur sans pain. Sur le monopole de Carthage et sur son empire commercial, il faut lire un beau chapitre de *l'Esprit des lois* : *Carthage avait un singulier droit des gens ; elle faisait noyer tous les étrangers qui trafiquaient en Sardaigne et vers les colonnes d'Hercule. Son droit politique n'était pas moins extraordinaire ; elle défendit aux sardes de cultiver la terre sous peine de la vie. Elle accrut sa puissance par ses richesses, et ensuite ses richesses par sa puissance. Maîtresse des côtes d'Afrique que baigne la Méditerranée, elle s'étendit le long de celles de l'océan.... etc.*

Le vaste empire commercial des carthaginois, répandu sur toutes les côtes de l'Afrique, de la Sicile, de la Sardaigne et de la Corse, de la Gaule, de l'Espagne, et jusque sur les rivages du grand océan, ne peut se comparer aux possessions compactes des Anglais et des Espagnols en Amérique ; mais plutôt à cette chaîne de forts et de comptoirs qui constituaient **l'empire portugais et hollandais dans les Indes orientales. Comme ces derniers, les Carthaginois ne s'établissaient point dans leurs colonies sans espoir de retour. C'était la partie pauvre du peuple qu'on y envoyait, pour l'enrichir par les profits soudains d'un négoce tyrannique**, et qui se hâtait de revenir dans la mère patrie jouir du fruit de ses rapines ; à peu près comme autrefois les négociants d'Amsterdam, ou comme aujourd'hui les nababs anglais. Il y avait des fortunes soudaines, colossales, des brigandages et des exactions inouïs, des Clive et des Hastings, qui pouvaient se vanter aussi d'avoir exterminé des millions d'hommes par un monopole plus destructif que la guerre.

Livre II « Conquête du monde », début du chapitre 3 (extraits).



#### 🌀 Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, tome IV - 8 décembre 1862

*Que d'autres aillent s'amuser et s'éterniser dans ces vieilles contrées usées de Rome, de la Grèce ou de Byzance, lui il était allé choisir exprès un pays de monstres et de ruines, l'Afrique, - non pas l'Égypte trop décrite déjà, trop civilisée, trop connue, mais une cité dont l'emplacement même a longtemps fait doute parmi les savants, une nation éteinte dont le langage lui-même est aboli, et dans les fastes de cette nation un événement qui ne réveille aucun souvenir illustre, et qui fait partie de la plus ingrate histoire. Voilà quel était son nouveau sujet, étrange, reculé, sauvage, hérissé, presque inaccessible ; l'impossible, et pas autre chose, le tentait : on l'attendait sur le pré chez nous, quelque part en Touraine, en Picardie ou en Normandie encore : bonnes gens, vous en êtes pour vos frais, il était parti pour Carthage.*

Illustrations de Suzanne-Raphaëlle Lagneau  
Edition Henri Cypal, Collection française n° 17, Paris, 1928

#### 📖 Gustave Flaubert, *Salammbô*, 1862

C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar.

#### *Ce fut comme une apparition...*

Le palais s'éclaira d'un seul coup à sa plus haute terrasse, la porte du milieu s'ouvrit, et une femme, la fille d'Hamilcar elle-même, couverte de vêtements noirs, apparut sur le seuil. Elle descendit le premier escalier qui longeait obliquement le premier étage, puis le second, le troisième, et elle s'arrêta sur la dernière terrasse, au haut de l'escalier des galères. Immobile et la tête basse, elle regardait les soldats.





[...] Enfin elle descendit l'escalier des galères. Les prêtres la suivirent. Elle s'avança dans l'avenue des cyprès, et elle marchait lentement entre les tables des capitaines, qui se reculaient un peu en la regardant passer.

Sa chevelure, poudrée d'un sable violet, et réunie en forme de tour selon la mode des vierges chananéennes, la faisait paraître plus grande. Des tresses de perles attachées à ses tempes descendaient jusqu'aux coins de sa bouche, rose comme une grenade entrouverte. Il y avait sur sa poitrine un assemblage de pierres lumineuses, imitant par leur bigarrure les écailles d'une murène. Ses bras, garnis de diamants, sortaient nus de sa tunique sans manches, étoilée de fleurs rouges sur un fond tout noir. Elle portait entre les chevilles une chaînette d'or pour régler sa marche, et son grand manteau de

pourpre sombre, taillé dans une étoffe inconnue, traînait derrière elle, faisant à chacun de ses pas comme une large vague qui la suivait.

Les prêtres, de temps à autre, pinçaient sur leurs lyres des accords presque étouffés, et dans les intervalles de la musique, on entendait le petit bruit de la chaînette d'or avec le claquement régulier de ses sandales en papyrus.

Personne encore ne la connaissait. On savait seulement qu'elle vivait retirée dans des pratiques pieuses. Des soldats l'avaient aperçue la nuit, sur le haut de son palais, à genoux devant les étoiles, entre les tourbillons des cassolettes allumées. C'était la lune qui l'avait rendue si pâle, et quelque chose des Dieux l'enveloppait comme une vapeur subtile. Ses prunelles semblaient regarder tout au loin au-delà des espaces terrestres. Elle marchait en inclinant la tête, et tenait à sa main droite une petite lyre d'ébène.



Illustration de Morin-Jean, Édition Le livre de demain, Fayard, (1940)

*La citadelle de Carthage : « comme des souvenirs de patries oubliées »...*

La colline de l'Acropole, au centre de Byrsa, disparaissait sous un désordre de monuments. C'étaient des temples à colonnes torsées avec des chapiteaux de bronze et des chaînes de métal, des cônes en pierres sèches à bandes d'azur, des coupoles de cuivre, des architraves de marbre, des contreforts babyloniens, des obélisques posant sur leur pointe comme des flambeaux renversés. Les péristyles atteignaient aux frontons ; les volutes se déroulaient entre les colonnades ; des murailles de granit supportaient des cloisons de tuile ; tout cela montait l'un sur l'autre en se cachant à demi, d'une façon merveilleuse et incompréhensible. On y sentait la succession des âges et comme des souvenirs de patries oubliées.

Ch. IV « Sous les murs de Carthage »

*Noces barbares...*

Taanach alluma dans les angles de l'appartement quatre trépieds pleins de strobis et de cardamone ; puis elle déploya de grandes tapisseries babyloniennes et elle les tendit sur des cordes, tout autour de la chambre : [...]

Salammbô s'accroupit sur la marche d'onyx, au bord du bassin ; elle releva ses larges manches qu'elle attacha derrière ses épaules, et elle commença ses ablutions, méthodiquement, d'après les rites sacrés.

Enfin Taanach lui apporta, dans une fiole d'albâtre, quelque chose de liquide et de coagulé ; c'était le sang d'un chien noir, égorgé par des femmes stériles, une nuit d'hiver, dans les décombres d'un sépulcre. Elle s'en frotta les oreilles, les talons, le pouce de la main droite, et même son ongle resta un peu rouge, comme si elle eût écrasé un fruit.

La lune se leva ; alors la cithare et la flûte, toutes les deux à la fois, se mirent à jouer.

Salammbô défit ses pendants d'oreilles, son collier, ses bracelets, sa longue simarre blanche ; elle dénoua le bandeau de ses cheveux, et pendant quelques minutes elle les secoua sur ses épaules, doucement, pour se rafraîchir en les éparpillant. La musique au-dehors continuait ; c'étaient trois notes, toujours les mêmes, précipitées, furieuses ; les cordes grinçaient, la flûte ronflait ; Taanach marquait la cadence en frappant dans ses mains ; Salammbô, avec un balancement de tout son corps, psalmodiait des prières, et ses vêtements, les uns après les autres, tombaient autour d'elle.

La lourde tapisserie trembla, et par-dessus la corde qui la supportait, la tête du python apparut. Il descendit lentement, comme une goutte d'eau qui coule le long d'un mur, rampa entre les étoffes épandues, puis, la queue collée contre le sol, il se leva tout droit ; et ses yeux, plus brillants que des escarboucles, se dardaient sur Salammbô.



Illustr. Suzanne-Raphaëlle Lagneau, op. cit.

L'horreur du froid ou une pudeur, peut-être, la fit d'abord hésiter. Mais elle se rappela les ordres de Schahabarim, elle s'avança ; le python se rabattit et lui posant sur la nuque le milieu de son corps, il laissait pendre sa tête et sa queue, comme un collier rompu dont les deux bouts traînent jusqu'à terre. Salammbô l'entoura autour de ses flancs, sous ses bras, entre ses genoux ; puis le prenant à la mâchoire, elle approcha cette petite gueule triangulaire jusqu'au bord de ses dents, et, en fermant à demi les yeux, elle se renversait sous les rayons de la lune. La blanche lumière semblait l'envelopper d'un brouillard d'argent, la forme de ses pas humides brillait sur les dalles, des étoiles palpitaient dans la profondeur de l'eau ; il serrait contre elle ses noirs anneaux tigrés de plaques d'or. Salammbô haletait sous ce poids trop lourd, ses reins pliaient, elle se sentait mourir ; et du bout de sa queue il lui battait la cuisse tout doucement ; puis la musique se taisant, il retomba.

## Ch. X « Le serpent »

« *Seigneur ! Mange !* »

Les dispositions du sacrifice étaient déjà commencées.

On abattit dans le temple de Moloch un pan de mur pour en tirer le dieu d'airain, sans toucher aux cendres de l'autel. Puis, dès que le soleil se montra, les hiérodoules le poussèrent vers la place de Khamon.

Il allait à reculons, en glissant sur des cylindres ; ses épaules dépassaient la hauteur des murailles ; du plus loin qu'ils l'apercevaient, les Carthaginois s'enfuyaient bien vite, car on ne pouvait contempler impunément le Baal que dans l'exercice de sa colère.

[...] Cependant, un feu d'aloès, de cèdre et de laurier brûlait entre les jambes du colosse. Ses longues ailes enfonçaient leur pointe dans la flamme ; les onguents dont il était frotté coulaient comme de la sueur sur ses membres d'airain. Autour de la dalle ronde où il appuyait ses pieds, les enfants, enveloppés de voiles noirs, formaient un cercle immobile ; et ses bras démesurément longs abaissaient leurs paumes jusqu'à eux, comme pour saisir cette couronne et l'emporter dans le ciel.



Les Riches, les Anciens, les femmes, toute la multitude se tassait derrière les prêtres et sur les terrasses des maisons. Les grandes étoiles peintes ne tournaient plus : les tabernacles étaient posés par terre ; et les fumées des encensoirs montaient perpendiculairement, telles que des arbres gigantesques étalant au milieu de l'azur leurs rameaux bleuâtres.

Plusieurs s'évanouirent ; d'autres devenaient inertes et pétrifiés dans leur extase. Une angoisse infinie pesait sur les poitrines. Les dernières clameurs une à une s'éteignaient ; - et le peuple de Carthage haletait, absorbé dans le désir de sa terre.

Enfin, le grand-prêtre de Moloch passa la main gauche sous les voiles des enfants, et il leur arracha du front une mèche de cheveux qu'il jeta sur les flammes. Alors, les hommes en manteaux rouges entonnèrent l'hymne sacré.

- « Hommage à toi, Soleil ! roi des deux zones, créateur qui s'engendre, Père et Mère, Père et Fils, Dieu et Déesse, Déesse et Dieu ! » Et leur voix se perdit dans l'explosion des instruments sonnans tous à la fois, pour étouffer les cris des victimes. [...]

Les pontifes de Moloch se promenaient sur la grande dalle, en examinant la multitude.

Il fallait un sacrifice individuel, une oblation toute volontaire et qui était considérée comme entraînant les autres. [...] Enfin, un homme qui chancelait, un homme pâle et hideux de terreur, poussa un enfant ; puis on aperçut entre les mains du colosse une petite masse noire ; elle s'enfonça dans l'ouverture ténébreuse.

[...] Les bras d'airain allaient plus vite. Ils ne s'arrêtaient plus. Chaque fois que l'on y posait un enfant, les prêtres de Moloch étendaient la main sur lui, pour le charger des crimes du peuple, en vociférant : « Ce ne sont pas des hommes, mais des boeufs ! » et la multitude à l'entour répétait : « Des boeufs ! des boeufs ! » Les dévots criaient : « Seigneur ! mange ! » et les prêtres de Proserpine, se conformant par la terreur au besoin de Carthage, marmottaient la formule éleusienne : « Verse la pluie ! enfante ! »

Les victimes, à peine au bord de l'ouverture, disparaissaient comme une goutte d'eau sur une plaque rougie, et une fumée blanche montait dans la grande couleur écarlate.

Cependant, l'appétit du Dieu ne s'apaisait pas. Il en voulait toujours. Afin de lui en fournir davantage, on les empila sur ses mains avec une grosse chaîne par-dessus, qui les retenait. Des dévots au commencement avaient voulu les compter, pour voir si leur nombre correspondait aux jours de l'année solaire ; mais on en mit d'autres, et il était impossible de les distinguer dans le mouvement vertigineux des horribles bras. Cela dura longtemps, indéfiniment jusqu'au soir. Puis les parois intérieures prirent un éclat plus sombre. Alors, on aperçut des chairs qui brûlaient. Quelques-uns même croyaient reconnaître des cheveux, des membres, des corps entiers.

Le jour tomba ; des nuages s'amoncelèrent au-dessus du Baal. Le bûcher, sans flammes à présent, faisait une pyramide de charbons jusqu'à ses genoux ; complètement rouge comme un géant tout couvert de sang, il semblait, avec sa tête qui se renversait, chanceler sous le poids de son ivresse.

Ch. XIII « Moloch »



Illustr. Morin-Jean, op. cit.



**Le XXe siècle et la BD: l'image parodiée du marchand phénicien**



Epidemais est un marchand phénicien itinérant. C'est un commerçant précurseur, expert dans les techniques de communication. Les rameurs de sa galère commerciale sont appelés "associés" et il en est le Président-directeur-général. Au cours des albums, Epidemais donne à ses rameurs le titre de G.M. (Généreux Marsouins) d'un club de vacances-croisière dont il est bien évidemment le G.O. (Grand Ordonnateur). Ses autres noms: *Ekonomikrisis* en anglais, *Espigademaiz* en espagnol.

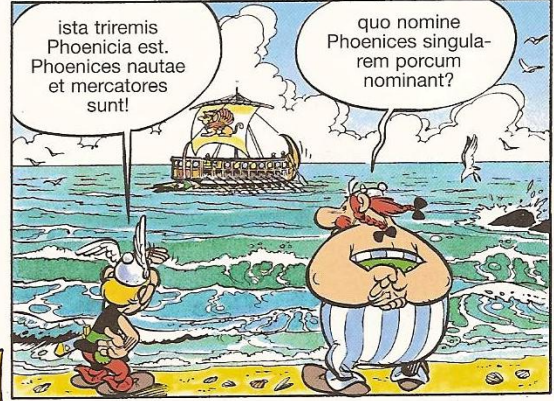


haec navis nobis sistenda est!



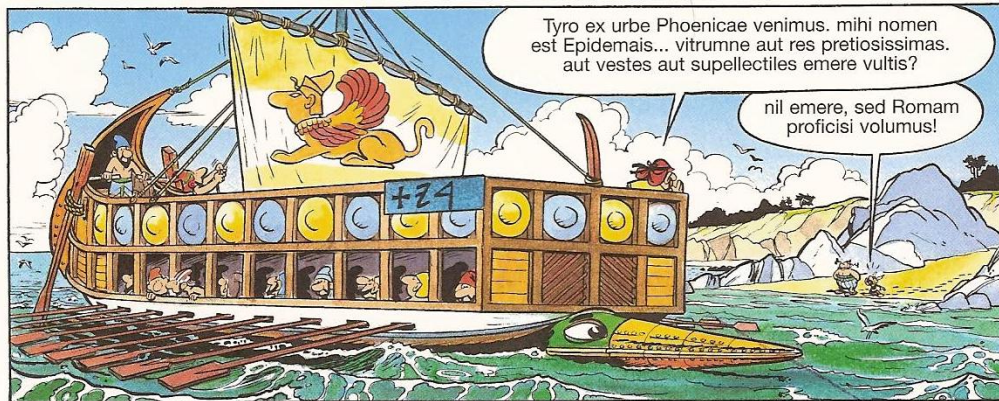
Asterix et Obelix signum Gallorum veterum dant, quod cuivis, ut consistat, significat. observate pollicem, qui, quo quis ire velit, indicat. qua autem via Romam proficiscaris, magni momenti non est, quod omnibus viis Romam perveniri posse notum est.

nota bene: hoc signum adhuc in usu est, etiamsi raro ad navigationem pertinet.



ista triremis Phoenicia est. Phoenices nautae et mercatores sunt!

quo nomine Phoenices singularem porcum nominant?

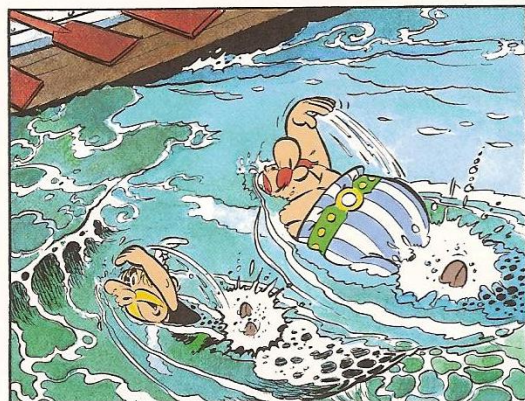


Tyro ex urbe Phoeniciae venimus. mihi nomen est Epidemais... vitrumne aut res pretiosissimas aut vestes aut supellectiles emere vultis?

nil emere, sed Romam proficisci volumus!



hmmmm, navem conscendite!



suntne isti servi?

non sunt! immo vero sodales consociati! tabulas pactionis a me ipso conscriptas non bene perlegerant, priusquam singnaverunt. atque ego equidem solus praeses capitalissimus et princeps maximissimus sum.



benigni estis, quod nos nave vestra Romam vehitis...

sponte et ultro Romam vehimur, ubi quidam ex maioribus meis navem suam reliquerit.



estne in terram delata navis eius?



immo non delata, sed vendita, nam melior mercator erat quam nauta.

*Asterix gladiator*, R. Goscinny et A. Uderzo, 1964  
Traduit en latin par K.H. von Rothenburg (Rubricastellanus)



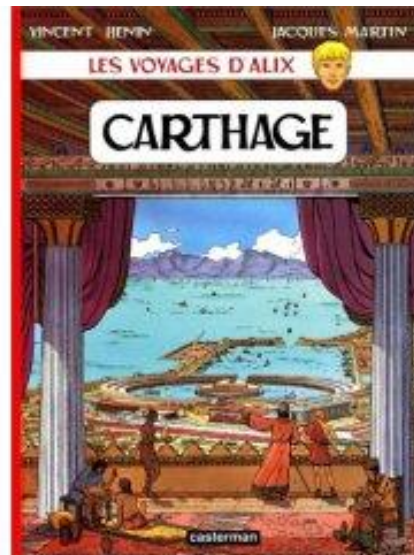


Planche BD Alix (Les voyages d'), tome 12 : Carthage

